

aussi vais-je avoir encore recours à elle.
— Qu'as-tu à me demander ?
— Monseigneur n'a pas oublié, sans doute, le projet que je lui ai confié et qui a eu son approbation ?
— Quel projet ?
— Celui qui concerne mon mariage.
— Ah ! ah !

— Le baron doit s'allier à la famille de Lespars, en épousant demoiselle Catherine, la fille du maître des Eaux et Forêts de votre principauté de Liorrains, — dit Duprat.
— Je le sais. Après ?
— Je supplie monseigneur d'insister aujourd'hui le roi de ce projet d'union, afin que Sa Majesté y donne sanction royale, — dit Céranon.
— Puis, je supplie encore monseigneur d'obtenir de la princesse Louise que demoiselle de Lespars, devenue dame de Céranon, soit attachée à la personne de madame Claude en qualité de dame de la dauphine.

Le duc regarda le président, comme pour lui demander un conseil.
— Il faudra, monseigneur, — dit gravement le président Duprat, — que cette union ait lieu le plus rapidement possible, afin que la femme du baron de Céranon soit promptement au service de celle qui va être la jeune reine.

— Aujourd'hui même, — dit le duc, — je ferai fixer la date par la princesse Louise, car c'est aujourd'hui même je le sais, que le conseiller de Lespars présente sa fille Catherine à la reine Marie.

Puis se tourna vers Céranon :
— Es-tu content ? — dit le duc.
Le secrétaire prit la main du duc, et la baisa comme il avait baisé celle du président.

— Ma vie est à vous, monseigneur ! — dit-il.
— Oh ! — fit le duc, — elle m'appartientra longtemps alors, car vous n'êtes pas homme de guerre, monsieur le conseiller de robe courte.
— Je l'ai été, — monseigneur, — dit le baron de Céranon.
— Mais vous ne l'êtes plus.
— Au besoin, je le serai encore.
Le duc sourit. Et changeant de ton.

— Ça ! — dit-il, — il est l'heure d'aller au lever du roi, si toutefois il se lève. Il y a réception à deux heures, au Louvre, bien que Sa Majesté soit malade, après le conseil, qui a eu lieu à midi.
— J'y serai ! — dit le président.
Le duc fit un pas vers la porte. Céranon se précipita pour accompagner le prince, mais celui-ci le retint de geste !
— Travaille ! — dit-il, — Mes pages sont dans la galerie.
Le duc sortit. Céranon échangea un regard profond avec le président.
— Bourbons, — Rohan, — Semblangi ! — dit lentement le président Duprat. — Il faudra que ces gens meurent.

— Et... s'ils mouraient, — dit Céranon d'une voix plus lente encore. — S'ils mouraient condamnés par les lois...
— S'ils mouraient condamnés par les lois ! — répéta le président en se rapprochant pour mieux plonger ses regards dans les yeux de Céranon.
— Qui !...
— J'attacherais sur ta robe l'hermine de président à la grand-chambre. Céranon tressaillit.
— Monsieur le président me promet-il, quoi qu'on dise, quoi qu'on prouve, quoi qu'on voie, quoi qu'on entende, d'avoir en moi, durant trois mois, pleine et entière confiance ?
— Comment ?
— Je veux dire ne jamais refuser de m'entendre, et de m'écouter quelles que soient les apparences ?
— Je te le promets, — dit le président, — mais à une condition.
— Laquelle ?
— C'est que si tu me trompais, je te ferais torturer dans les vingt-quatre heures.
— Après m'avoir entendu ?
— Après t'avoir entendu ?
— Faites ce serment.
Le président prit une croix d'or énorme suspendu à sa ceinture.
— Sur le Christ, — dit-il, — je te jure que, quoi qu'il arrive, je ne refuserai pas de t'entendre jusqu'à la dernière heure de ta vie.

A Continuer



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 30 Mai 1885.

L'INSURRECTION AU N.-O.

La tribu de Cocktail à Montréal qui a toujours eu les liens d'amitié les plus resserrés avec celle de Bobtail du Nord-Ouest a été en proie à l'agitation la plus vive en apprenant la défection de Poundmaker.

Plusieurs membres de la tribu ont décidé de frapper un grand coup à Montréal. Cocktail lorsqu'il s'attaqua à quelqu'un lui donne toujours plusieurs coups avant de le terrasser.

Cocktail est féroce lorsqu'il est engagé dans une lutte s'il n'enlève pas le scalp aux vaincus il leur laisse un violent mal de cheveux.

Les membres de la tribu de Cocktail se comptent par milliers à Montréal et il lui a été facile de réunir trois ou quatre cents guerriers afin de former une armée d'alliés pour Bobtail.

Les premières réunions des amis de Cocktail ont eu lieu la semaine dernière chez Giguère à l'hôtel du Canada.

Les fanatiques de la tribu proposèrent un soulèvement immédiat et l'assemblée se forma en procession et parcourut les rues de la ville, arrêtant à tous les endroits où ils pouvaient recruter du renfort.

C'est ainsi que les hommes de Cocktail firent une halte chez Fortin, Sauvé, Castonguay, Laurin, Alphonso et autre amis de la tribu.

La procession ne se dispersa qu'après avoir visité toutes les usines où se fabriquaient les armes de la bande.

Hier tous les préparatifs du départ étaient terminés. Cocktail et ses amis allaient prendre le train du Pacifique lorsque la nouvelle de la défection de Poundmaker les fit disperser dans le plus grand désarroi.

Regina, 28 mai.

Riel est écorché dans la prison de cette ville où il est probable qu'il aura son procès devant des jurés.

Dans le territoire du Nord-Ouest on fait le procès des accusés à la cour criminelle devant six jurés seulement au lieu de douze, parce que c'est un pays qui ne paie que 50 cents dans la piastre.

En attendant l'instruction du procès de Riel, Sir John A. Macdonald a envoyé à Regina une commission de médecins pour s'acquiescer de l'état mental du prisonnier.

La première épreuve à laquelle on soumit Riel fut décisive.

On lui fit lire dix articles de l'Etendard sur la franc-maçonnerie et il approuva les écrits du sénateur Trudel disant que les sociétés secrètes étaient réellement la cause de tous les maux dans la province de Québec.

Il prétendit établir le fait que l'insurrection du Nord-Ouest était attribuable à l'influence de la franc-maçonnerie.

Dumont l'avait fait initier à une loge à St Paul et il avait fondé des succursales dans toutes les parties du Nord.

Big bear, Poundmaker, Red Pheasant, Little Poplar, Thieu Bulls Little Child, Strike-him-on-the-back avaient tous pris leur degré dans la maçonnerie et c'est grâce aux doctrines pernicieuses qu'ils y avaient puisées qu'ils semèrent les germes de la révolution dans le Nord-Ouest.

En réponse à des questions posées par les médecins aliénistes le prisonnier dit qu'il considérait l'Etendard comme le meilleur journal français de la Puissance. Il ajouta qu'il avait eu des relations avec le sénateur Trudel et qu'il avait appris à l'estimer comme un homme des plus consciencieux.

A cette réponse les médecins ont pu juger la profondeur des ténèbres qui enveloppaient la raison du malheureux.

Ils feront au gouvernement un rapport disant que Riel ne jouit pas de la plénitude de ses facultés mentales.

Edmonton, 27 mai

Les officiers et les hommes du 15^{ème} bataillon fatigués d'une campagne où on ne leur donnait pas l'occasion d'avoir une puy avec l'ennemi, ont résolu, de s'avancer à la rencontre de Big Bear et de Little Poplar. Après deux

jours d'une marche pénible sur un terrain marécageux le 65^{ème} s'est arrêté près d'un ravin où ses éclaireurs avaient signalé la veille la présence d'une bande de sauvages armés.

L'aile droite sous le commandement de l'adjudant Robert s'est mise en marche à quatre heures hier matin pour rencontrer l'ennemi.

A neuf heures les troupes se sont trouvées à 500 verges de la position occupée par Bigbear et Little Poplar.

En voyant arriver les Canadiens les sauvages ont hissé un drapeau blanc et ont demandé à l'adjudant Robert à quelles conditions ils pouvaient se rendre.

Le commandant de la troupe leur a répondu qu'il fallait que les Indiens déposassent immédiatement leurs armes et qu'ils rendissent la liberté à leurs prisonniers.

Poundmaker une heure plus tard envoya un parlementaire pour dire à l'adjudant qu'il acceptait ces conditions.

Les sauvages s'approchèrent du camp des canadiens et y déposèrent leurs carabines, leurs tomahaks, et toutes leurs munitions et ensuite il se dispersèrent dans le bois voisin.

Parmi les prisonniers de Big bear remis en liberté étaient douze femmes blanches.

Elles regurent l'hospitalité la plus cordiale des officiers, qui se montrèrent très galant envers elles.

Les soldats voyant que les dames témoignaient beaucoup d'amitié à leurs officiers en devinrent jaloux et se portèrent à des excès regrettables.

Il y eut un commencement de mutinerie dans le camp mais l'ordre fut bientôt rétabli grâce à l'énergie du commandant.

Les soldats ont fait bombance avec les provisions enlevées à Big Bear et se sont livrés à toutes espèces de réjouissances.

Le chant populaire du bataillon est :

Middleton, ce bon père,
D. sait à ses enfants :
Nous aurons la victoire,
Si nous sommes triomphants

Prince Albert 28 mai

Le général Middleton ayant appris que M. Phaneuf continuait la publication de son *Métis* et que la lecture de ce journal soulevait les esprits dans les réserves Red Pheasant et de Strike him in the back, a décidé de faire sortir ses troupes du territoire du Nord-Ouest pour les diriger sur Montréal où l'ordre est menacé par les écrits incendiaires de la petite feuille.

Le gouvernement a été informé que M. Phaneuf n'avait qu'à faire un signe pour causer un soulèvement général de toute la province de Québec.

COUACS.

Le *Charivari* raconte qu'un calligraphe de Hong Kong vient d'achever une œuvre de patience telle qu'on n'en pourrait citer de semblable dans les annales de l'industrie des Chinois.

C'est une poésie originale, écrite avec trente-trois caractères chinois, sans abréviations, sur un seul grain de riz. Les lettres sont si fines, qu'on ne peut les distinguer qu'avec un verre grossissant.

— Pas étonnant, a dit Guibollard. Tout le monde sait que le riz ça resserre.

* * *

Une pensée plus profonde qu'elle n'en a l'air :
Presque tous les hommes ont le désir du bien facilement acquis. Tel prodigue qui vient de jeter cinq louis à son diner, dans un cabaret à la mode, ramassera avec bonheur dix sous trouvés sur le trottoir.

* * *

Singuliers rapprochements :
Les marrons et les loteries se tirent.
Les foules et les soupirs se poussent.
Les anathèmes et les flèches se lancent.
L'argent et les ivrognes se ramassent.
Les dieux et les hirondelles s'en vont.
Les modes et les événements se passent.
Les femmes et les ballons s'enlèvent.

* * *

On connaît maintenant le véritable but de la grève des ouvriers tailleurs à Paris.
Les meneurs, enragés démocrates, espèrent forcer par là tous les Français à devenir des *sans-Culottes* !

* * *

M. Bébert, en jouant avec sa sœur, s'est cogné un peu violemment le front contre la cheminée ; il se met aussitôt à pousser des cris perçants.
— Qu'as-tu donc mon pauvre chéri ? lui demanda sa mère, accourant au bruit.
— Je me suis fait mal à mon *nom du Père* !

* * *

Sortant d'une exposition horticole, un Marseillais rencontre un de ses compatriotes.
— Mon cher ! dit-il, de tout ce que j'ai vu, ce qui m'a fait le plus de plaisir, ce sont les dahlias du cousin Marous. Le pitchoum, il est parvenu à leur donner le véritable parfum de l'air !!!
— T's ! mon bon ! et qu'est-ce que les Parisiens disent de ça ?
— Ils disent tous : " Peste ! c'est fort !!! "

* * *

Le mot "bock"

Le mot *bock* qui, en France a remplacé la *choppe* et signifie un verre de bière quelconque, ne désigne en Allemagne, d'où il nous est venu, qu'une espèce toute particulière du jus de Gambrius, la bière qui, au printemps, se confabonne dans la brasserie royale de Munich. Voici, d'après les plus récentes recherches, l'étymologie de ce vocable :

Vers la fin du quinzième siècle, il y avait un jour grande ripaille à la cour d'Albert II, duc de Bavière ; on recevait un noble chevalier, envoyé spécial du duc de Brunswick. On servit à l'ambassadeur un *widercome* rempli de la meilleure bière du château ; mais il fit la grimace et déclara que c'était là un affreux breuvage, indigne d'être comparé à la fameuse bière d'Einbeck, ville du duché de Brunswick.

Le duc Albert appela son maître brasseur et lui reprocha amèrement l'affront qu'il venait de recevoir. Mais le brave homme, sans se démonter, s'écria :

— Ah ma bière n'est pas assez forte. Eh bien ! je parie toute ma fortune contre 200 florins qu'à l'épreuve elle l'emporte, hautement même, sur celle d'Einbeck. Prenez rendez-vous pour aujourd'hui juste dans un an ; que monsier le chevalier amène sa bière, moi, je viendrai avec la mienne ; il en boira, moi je boirai de la sienne en même quantité. Celui qui, au bout d'une demi-heure, ne pourra plus, se tenant sur une jambe, sufler une aiguille, aura perdu.

Le défi est accepté et l'année révo-lue le chevalier revint à Munich, suivi d'un cortège escortant, musique en tête, un énorme tonneau de bière d'Einbeck. Toute la population était aux fenêtres. Le lor mai au matin, une nombreuse et noble assemblée se réunit dans la vaste cour du château ducal, qui avait été aménagée comme pour un tournoi. Sur une estrade toute la cour avait pris place la noblesse, le clergé, la magistrature les gros bonnets de la bourgeoisie se trouvaient juchés sur des galeries richement décorées.

An milieu, en présence de deux tonneaux, se tiennent le chevalier et le maître brasseur. Le signal est donné ; on emplit deux énormes *widercomes*, et chacun des champions vide le sien. Au bout de dix minutes, ils recommencent, et au bout de dix autres minutes ils avalent un troisième *widercome*.

Le moment de l'épreuve est arrivé. Le maître brasseur, se tenant fièrement sur une jambe, enfle l'aiguille sans broncher. Le chevalier essaye par trois fois ; il est obligé de se remettre sur ses deux pieds. Il relève une seconde fois la jambe. Tout à coup, un chevreau, l'animal favori des dames, s'étant échappé de son écurie et fuyant devant ceux qui voulaient le rattrapper, survint dans le champ clos et, au milieu de ses cabrioles, vint à frôler le chevalier qui s'étendit à enfler son aiguille. A ce moment vaincu par la force de la bière qu'il avait tant dénigrée, il roula par terre.

Les Munichois firent retentir un immense cri de triomphe. Le chevalier se releva tant bien que mal et prétendit que c'était le chevreau qui l'avait renversé ; mais les juges le déclarèrent battu, vaincu dans toutes les règles.

Ce fut en l'honneur de ce fait memorable que la brasserie ducal reçut le nom de *Bock Bier*, chevreau se disent en allemand *Bock*.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses et après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand. Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'employer. Expédiez par la poste si ou adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 *Power's Block* Rochester, N. Y.—24